

# Moscou

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 22

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187717>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment la grosse bourrée d'acheteuses qui n'arrive guère qu'à neuf heures. Seuls, à cette heure matinale, quelques hommes circulent çà et là : cuisiniers d'hôtels et de pensions promenant leurs regards blasés sur les étalages et faisant de vraies râfles de marchandises, ou bien encore quelques fins gourmets, faisant eux-mêmes leur « tour de marché » avant les affaires, le nez au vent et flairant les primeurs. J'ai vu, samedi passé, deux de ces gastronomes vraiment très amusants. L'un, planté devant une superbe botte d'asperges trapues, semblait positivement magnétisé, et son regard extatique me fit penser aux fakirs hindous ; l'autre, au contraire, un agité, marchandait d'énormes tomates en faisant de grands gestes et couvant la corbeille d'un œil criminel.

A neuf heures seulement, la foule commence à affluer, foule exclusivement féminine. Dames âgées, fraîches jeunes filles et appétissantes jeunes dames, tout ce monde circule, causant, marchandant, riant, accompagné ou de la modeste servante à tout faire, les bras cassés par un énorme panier, ou de la bonne de grande maison, pomponnée, gantée, tablier blanc et petit panier, rappelant vaguement les soubrettes d'opéra-comique. Par-ci par-là, une jeune mariée, débutant dans ses marchés, passe soucieuse et comme écrasée de sa responsabilité, suivie d'une vieille cuisinière qui se dit en dedans que « Madame n'y entend rien. »

Et, au milieu de ce brouhaha, vous arrive de temps en temps des bribes de conversation, des marchandages féroces autour d'une pièce de cinq centimes et prouvant l'aptitude des femmes aux affaires : « Allons, Madame, mettez trois pour vingt. » — « Encore un paquet par dessus le marché. » — « A quarante-cinq centimes je les prends, » etc., etc.

Disons-le tout de suite, cependant, au milieu de toutes ces vulgaires transactions de ménage, la poésie ne perd point ses droits au marché, qui, à Lausanne, a toujours eu l'heureux privilège de servir de théâtre aux intrigues amoureuses de la jeunesse. Il serait, en effet, difficile de supposer que le bout de toilette que fait toute jeune fille avant de s'y rendre, n'ait d'autre but que d'épater les paysannes, et, bien souvent, telle blonde acheteuse semblant profondément absorbée dans la contemplation de salades romaines, n'attend pas autre chose que le passage de certaine casquette d'étudiant qui pointe à l'horizon. Et, on ne peut pas se faire une idée combien il est facile, avec toute cette foule qui vous bouscule, de laisser tomber, sans le vouloir du reste, un bouquet de violettes ou quelquefois même un billet.

Toutes ces charmantes petites manœuvres, qui n'ont heureusement rien d'électoral, contribuent à donner au marché cet aspect de gaité et de demi-fête qui fait plaisir à voir.

A onze heures, tout se calme, la plus grande partie des riantes corbeilles du matin ont passé dans les paniers des ménagères, pour être dévorées (ô prose de l'estomac !) par notre paisible population. Les vendeuses qui n'ont pas eu de chance et auxquelles il reste des légumes, s'en vont les offrir au

rabais dans les maisons, pour ne pas avoir à les remporter, et à midi la rue a repris son aspect habituel.

En calculant les sommes relativement modiques que peuvent produire ces immenses corbeilles amenées quelquefois d'assez loin, on ne peut s'empêcher de constater que c'est là de l'argent péniblement gagné par le campagnard.

Souhaitons donc pour le paysan une bonne et riche année, qui dédommage nos cultivateurs de la mauvaise série qu'ils viennent de passer. Que les marchés de cette année, tous plus beaux les uns que les autres, continuent à être la joie des gourmets, le rendez-vous des amoureux et viennent mettre fin à cette crise dont on nous rabâche les oreilles depuis si longtemps.

BLACK.

### Moscou.

*La ville.* — On a tellement parlé ces temps-ci de l'ancienne capitale de l'empire russe à l'occasion des fêtes du couronnement, qu'on lira avec intérêt quelques extraits de la description qu'en donne M. Elisée Reclus.

« Le Kremlin, ou la citadelle, entouré d'une haute muraille en forme de triangle irrégulier, occupe, avec le quartier dit « Ville du Refuge, » le centre de la cité, sur la rive septentrionale de la Moskova, qui décrit en cet endroit un méandre enfermant entre ses deux bras une île allongée. La « Ville Blanche » se développe concentriquement autour de la Ville du Refuge ; un boulevard, formant les trois quarts d'une circonférence et s'appuyant à ses deux extrémités sur la rive gauche de la Moskova, sépare la Ville Blanche de la « Ville de Terre » où demeuraient les artisans et les pauvres. Depuis la fin du siècle dernier, cette Ville de Terre est environnée d'une large rue bordée de plantations et de jardins, dont le circuit, ayant un développement complet d'environ 16 kilomètres, se continue sur la rive droite.

Au-delà de ce boulevard circulaire s'étendent les faubourgs eux-mêmes, entourés par une enceinte aux brusques saillies, aux tours pyramidales, autour de laquelle s'ouvrent çà et là, de larges rues, amorces d'un boulevard futur.

La superficie de Moscou n'est pas inférieure à celle de Paris ; elle dépasse 100 kilomètres carrés ; mais, dans cet immense espace, la population est trois à quatre fois moindre que dans la capitale de la France (Moscou compte 611,000 habitants) ; maint quartier ressemble à un village en désordre groupant ses maisonnettes peintes autour d'une église ou d'un château.

L'espace, comme on le voit, ne manque point pour faire entrer l'air pur dans toutes les demeures de Moscou ; cependant, un grand nombre de maisons ont leur rez-de-chaussée au-dessous du niveau des rues, de telle sorte que les infiltrations des pluies y entretiennent une humidité constante. Il résulte de cet état de choses que Moscou est une ville très peu saine et que les décès y sont régulièrement plus nombreux que les naissances ; si la population ne se recrutait sans cesse par des immi-

grants, Moscou serait depuis longtemps redevenue un simple village.

Cependant, vue de loin, ajoute M. Elisée Reclus, la grande ville n'apparaît que dans sa beauté et rien n'en révèle les misères secrètes : des arbres, des centaines de tours, plus d'un millier de clochers à dômes bulbeux dominant les 360 églises, c'est là tout ce que montre la capitale. Vue des « monts des Moineaux, » dont les croupes s'allongent à l'ouest de la ville, Moscou, dominée par la masse du Kremlin, est vraiment splendide aux rayons du soleil couchant : on croirait contempler alors une ville de l'Inde. C'est ainsi qu'en 1812 la virent les soldats de la Grande Armée. »

Ailleurs, nous trouvons ces autres détails :

C'est dans l'enceinte du Kremlin que s'élève l'ancien palais des czars, où se trouve renfermé, dans d'énormes caisses, le trésor impérial, objet de vénération des fidèles Moscovites. Là déposent les couronnes des royaumes conquis, puis un grand peigne d'ivoire dont se servaient les czars pour arranger leurs longues barbes, les habits de cérémonie portés par les souverains russes lors de leur couronnement, ainsi que d'autres vêtements brodés et garnis de pierres précieuses.

L'enceinte du Kremlin renferme en outre dix églises remarquables par leurs dorures et plus encore par leurs cloches, dont une, appelée Iwan Weliki, est d'une grosseur énorme ; on la fondit en 1600, sous le règne de Goudounof. Le même prince en fit fondre une autre du poids de 175,000 kilogrammes. La tour où elle était placée ayant été réduite en cendres, l'impératrice Anna Iwanowna la fit refondre avec 35,000 kilogrammes de plus. L'incendie de 1737 ayant détruit le clocher, on n'a pas jugé à propos de la replacer, et elle est restée enfoncée dans la terre.

*L'incendie.* — On ne peut s'empêcher de songer à l'affreux incendie qui, dès le lendemain de l'occupation française, en 1812, consuma les trois quarts de Moscou, que le patriotisme osa immoler comme une grande hécatombe sur l'autel de l'honneur national.

A la suite de la défaite de la Moskova, et de la décision du conseil convoqué par le général Koutousof, l'armée russe s'était retirée silencieusement en traversant Moscou, pour aller prendre position plus loin. Rostopchin, le gouverneur de la ville, avait fait l'opposition la plus vive, désapprouvant cette évacuation. Il se décida à partir, mais résolu à ne laisser derrière lui qu'une cité en ruines. Usant de ses pouvoirs de gouverneur, il ordonna aux habitants de Moscou de sortir, emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient, et menaçant de châtimens terribles ceux qui résisteraient. Il fit amasser une quantité formidable de matières inflammables dans un de ses jardins, et une heure avant l'évacuation générale, réunit les condamnés pour meurtres ou vols, leur rendit la liberté et leur enjoignit, dès que la population aurait franchi les portes de la ville, de mettre le feu aux principales maisons. En quittant Moscou, Rostopchin fit emmener toutes les pompes à incendie. Un colonel le rencontrant, l'interrogea sur ses intentions à propos de cet attirail de pompes qu'il était fort surpris de voir passer : « J'ai

mes raisons... » répondit le gouverneur d'une voix sombre, et il ajouta cette phrase, dont le sens ne fut expliqué que plus tard : « Pour moi, colonel, je n'emporte de cette ville que le vêtement que vous voyez sur mon corps. »

L'incendie devint bientôt général, et le lendemain, le vent poussait des flammèches jusque dans la cour du Kremlin, où se trouvaient, sans compter les quelque cent mille livres de poudre de l'arsenal, plus de quatre cents caissons de munitions. La moindre étincelle pouvait anéantir ces ressources et mettre l'armée française à la discrétion de l'ennemi.

Napoléon ordonna le départ, et son armée se replia sur les routes par lesquelles elle était entrée, aussi silencieuse et triste qu'elle était joyeuse et pleine d'espoir l'avant-veille. Un grand nombre de malheureux habitants suivaient en larmes. Seule, la vieille garde demeura héroïquement massée autour du Kremlin, résolue à le disputer aux flammes. Les derniers restes de la population se réfugièrent dans les champs. On entendait à chaque minute des craquements épouvantables ; les toits des édifices s'abîmaient avec fracas ; les façades élégantes s'écroulaient, remplissant les rues de leurs décombres. Le ciel, recouvert d'un épais nuage de fumée, disparaissait à travers ce voile, et le soleil se montrait à peine comme un globe d'un rouge sanglant. Enfin, les quatre-cinquièmes de la ville étant détruits, l'incendie s'arrêta à la suite d'une pluie abondante. Le Kremlin seul resta debout.

Dès ce moment on put juger de l'immensité du désastre. Une lugubre procession de malheureux habitants rentra peu à peu, explorant les rues pleines de décombres, venant savoir si leur demeure était sauvée ou brûlée, et s'il leur restait encore quelque moyen de vivre dans cette ville en ruines.

Moscou n'a pas tardé à se relever de ses cendres, plus fraîche et sans avoir perdu son caractère original ; les rues, les monuments, les principales habitations furent reconstruits sur le plan des anciens. Cette ville jouit encore de la préséance sur toutes les autres villes russes ; les empereurs viennent s'y faire couronner et elle est la résidence des familles les plus anciennes et les plus riches.

#### On dzanliào.

Dou gaillà que s'étiònt z'u einrolà pè Naples, on certain Cretchoula dè pè Combrémont et on nonmâ Pàiverd dè pè Neyruz, sè troviront per lé adon dè la guerra avoué la Sicile, que ma fài lài fasài tsaud et que mè dou lulus ariont mi amà ètrè à la faulx pè châotrè du trài z'hàorès dào matin, que dè montà la garda per lé, et d'être adé ein cousin dè sè vairè passà l'arma à gautse sein qu'on lào diéssè gá ! àò dè sè trovà estraupia. Mâ que volliài-vo ! quand on est à la danse, faut dansi, et quand on est à la guerra, faut tserdzi. Lè dou compagnons vont don bravameint, coumeint dâi vretablio Suisses, sè branquâ contrè l'ennemi ; mâ sè promettont dè ne pas sè délaissi, et que se ion sè tràovè bliessi, l'autro lo portâi tot lo drâi à l'ambulance po lo féré soigni.

Quand don lo grabudzo èut coumeinci, lè boulets, la mitraille et lé ballès plioevessont coumeint 'na